

LITTÉRATURE.

EST-IL TEMPS ?
OU L'HEROÏNE DU TYROL.

(HISTOIRE VÉRITABLE.)

J'étais officier au service de la Bavière, lorsqu'en 1806, je fus envoyé dans le Tyrol qui venait d'être incorporé à ce royaume. Mon régiment faisait partie de la garnison de Trente, où je restai jusqu'en 1800. Les derniers tems de mon séjour furent marqués par un événement dont je conserverai éternellement le souvenir.

La domination bavaroise était, comme l'on sait, fort peu du goût des Tyroliens ; aussi notre position dans le pays n'était-elle pas très agréable. Les habitans de Trente et de ses environs nous témoignaient une froideur extrême. Si parfois ils daignaient faire attention à nous, c'était pour nous chercher querelle et pour nous montrer du moins les dents, s'ils n'osaient pas aller jusqu'à nous mordre.

Je n'ai pas besoin de dire que cette manière d'être devait singulièrement déplaire à de jeunes officiers, avides de plaisirs et que la vie de garnison ennuyait. Aussi un jour, après un repas un peu plus copieux et plus gai que de coutume, deux ou trois des plus étourdis d'entre nous proposèrent de nous présenter, sans avoir été invités, à une soirée qui se donnait à une maison de campagne à une demi-lieue de la ville. Ce projet fut adopté par acclamation, et en dépit des sages observations de quelques bonnes têtes du régiment, il fut décidé que la société serait, bon gré mal gré, honorée de la présence de cinq ou six écervelés, qui se regardaient comme l'élite du corps des dragons légers de Sa Majesté Bavaroise.

Tout en nous livrant à la bruyante joie qu'excitait en nous l'idée d'assister à une réunion tyrolienne, nous arrivâmes à la grille du château ; le domestique, frappé de surprise, avait à peine eu le tems de nous annoncer, que nous pénétrâmes dans le grand salon déjà rempli d'une société aussi brillante que celle que nous aurions pu rencontrer à Munich même. Ce qui mit le comble à notre confusion, ce fut de voir le maître de la maison s'approcher de nous de l'air le plus poli et nous engager à nous asseoir. Nous nous étions préparés à tout, excepté à un accueil de ce genre. Aussi fîmes-nous la figure la plus piteuse du monde ; et nous fîmes trop heureux qu'un d'entre nous eût assez de présence d'esprit pour nous tirer d'un pas si difficile. Il demanda pardon, avec un air de franchise, de l'indiscrétion que nous venions de commettre, s'excusa sur la monotonie de notre existence, pria les dames de vouloir bien intercéder pour nous, et parvint, de cette façon, à établir entre les hôtes du château et nous une apparence de cordialité.

Parmi le grand nombre de femmes qui s'y trouvaient, il y en eut une qui attira plus particulièrement mon attention. Elle était fort jolie ; sa physionomie à la fois douce et spirituelle, jointe à l'ensemble de ses manières, me força de lui accorder toute mon attention, et la belle Dorothée ne repoussa point mes avances. D'ailleurs, la société se montra de plus en plus affable, à l'exception d'un seul individu. C'était un homme à qui j'entendais donner le nom de Rusen. Son air sombre et ses traits rusés, plus italiens qu'allemands, offraient un contraste frappant avec la physionomie ouverte et riante de Dorothée. Il était en effet difficile d'imaginer qu'il pût rien exister de commun entre deux personnes

si opposées en apparence ; et pourtant je remarquai que plus ma familiarité augmentait avec Dorothée, plus la sinistre contenance de Rusen devenait sombre.

La jeune personne ne put s'empêcher d'observer ce changement ; et quand il fut devenu assez évident pour qu'il ne fût plus possible de s'y méprendre, elle s'approcha de lui et essaya mille petits arts flatteurs pour lui rendre sa bonne humeur. Ceci ressemblait, sans contredit, à de l'amour, et l'étrange soupçon qu'il fit naître en mon cœur fut confirmé par une personne de la société qui me dit : " Prenez garde ; vous vous attirerez la vengeance de Rusen, si vous continuez à faire le galant auprès de sa fiancée."

Ces mots me firent examiner de plus près le couple, et ne m'en parurent que plus inexplicables ; car les manières inquiètes, agitées, de Dorothée semblaient plutôt inspirées par la crainte que par l'amour. Aussi la position dans laquelle elle se trouvait, à l'égard de Rusen, ne m'empêcha-t-elle pas, quand la société se sépara, de lui offrir mon bras pour la reconduire chez elle, service qu'elle refusa, mais avec un aimable sourire. Je ne crus pas devoir la presser, et après l'avoir saluée, je la quittai pour faire encore une fois le tour des salons. Quand je revins à l'endroit où Dorothée était assise, je fus étonné de l'y trouver encore seule, et avec une vive contrariété peinte sur la figure.

" Capitaine, me dit-elle en m'apercevant, et d'un ton de gaieté affecté ; je crains que vous ne me trouviez capricieuse ; mais si vous réitériez en ce moment l'offre que vous m'avez faite, je l'accepterais."

Je m'empressai de profiter de cet heureux changement dans ses dispositions, et ayant appelé son domestique, nous nous mîmes en route pour sa demeure, qui était située dans la direction de Botzen.

La nuit était obscure et les chemins déserts. Le domestique nous présenta avec une torche, aux rayons de laquelle je vis sur les traits de ma compagne qu'elle était pensive et distraite. A tous les efforts que je faisais pour engager la conversation, elle ne répondait que par des monosyllabes, jusqu'à ce qu'enfin elle s'écria tout-à-coup :—

" Capitaine Lieber, je suis maintenant près de chez moi ; je n'ai plus rien à craindre. Mais quant à vous, qui êtes un Bavarois (je crus remarquer qu'elle étouffait un soupir en prononçant ce mot), vous n'êtes pas bien vu ici. Je vous conjure d'après cela de rentrer chez vous le plus promptement et le plus tranquillement que vous pourrez, et d'oublier une faiblesse de ma part, qui vous aura peut-être causé du danger."

Elle prononça ces mots d'un ton fort grave quoique à voix basse, et, comme pour leur donner plus de force, elle me serra en même tems le bras avec une intention marquée. Ce mouvement pénétra jusqu'au fond de mon cœur ; mais il eut un effet tout contraire de celui qu'elle s'était promis : je n'en fus que plus fermement décidé à l'accompagner jusqu'à sa porte.

En arrivant au château, nous le trouvâmes enveloppé dans le silence et les ténèbres ; mais Dorothée ayant frappé à une fenêtre, on l'ouvrit doucement, et, après qu'elle eût dit quelques mots à l'oreille de la personne qui s'y présentait, on lui apporta un large manteau d'homme et un chapeau rabattu.

—Prenez ceci, me dit-elle ; le déguisement est peut-être nécessaire à présent ; vous cacherez par ce moyen votre uniforme et votre bonnet.

—Que craignons-nous donc ? demandai-je avec un peu d'étonnement ; les Bavarois

et les Tyroliens ne forment plus qu'un même peuple ; nous ne sommes point en guerre, et vos paysans eux-mêmes finiront par aimer un gouvernement qui n'exige d'eux que de l'ordre et de la soumission au pouvoir légitime.

—Le pouvoir légitime, me répondit l'aimable rebelle, ne procède ni de l'épée ni de la plume ; il ne peut être le résultat ni d'une bataille ni d'un traité de paix.

—Et de quoi procède-t-il donc ?

—De l'amour du peuple, consacré par lo tems. Mais je ne dois pas discuter avec vous, ajouta-t-elle en souriant ; tout ce que je désire à présent est une bonne nuit, et je me flatte que vous ne voudrez pas m'en priver en négligeant les précautions que je vous conseille.

Pour toute réponse, je m'enveloppai dans les amples plis du manteau. Je portai à mes lèvres la jolie main de Dorothée, et je lui dis :

—Vous êtes obéie ; mais avant que je parte, veuillez me dire, chère Dorothée, si vous êtes réellement l'épouse future de ce Rusen, à l'air ténébreux ?

—Oui !... Non ! répondit-elle, et elle rompit la conversation en entrant précipitamment dans la maison.

Je quittai la demeure de l'aimable Tyrolienne, rempli d'une vague sensation d'espérance, et je me mis en route pour retourner chez moi.

Pendant quelque tems, mon imagination se plut à former les plus doux rêves de bonheur à venir ; mais enfin l'obscurité du sentier que je suivais m'obligea de songer aux objets qui m'environnaient. Je crus pouvoir distinguer dans l'éloignement les faibles lumières de la petite ville de Trente, et j'avais rapidement, quoique avec précaution, quand je rencontrais tout-à-coup une figure humaine, couverte comme moi d'un manteau, et qui se glissait sans bruit dans l'ombre. Je m'arrêtai et je prêtai l'oreille ; mais la figure avait disparu. Ma surprise était extrême, et elle augmenta encore quand j'entendis une voix derrière moi murmurer doucement ces mots :

" Est-il temps ?"

Déguisant ma voix par un instinct dont je ne me rendais pas compte à moi-même, je répondis :

" Il est tems d'être couché chaudement dans son lit, mon ami."

A ces mots, l'inconnu s'éloigna sans rien ajouter, comme s'il s'était trompé.

Cette circonstance, jointe à tout ce qui m'était arrivé dans la soirée, me parut d'autant plus suspecte que je crus reconnaître dans la voix que je venais d'entendre celle de Rusen. Saisissant la poignée de mon sabre, je quittai la grande route et entrai dans un chemin de traverse qui, à la vérité, me faisait faire un détour, mais que je jugeai devoir me mettre à l'abri d'une embuscade. Ce sentier conduisait vers les ruines d'un vieux couvent. Quand j'y arrivai, je résolus d'y faire sentinelle pendant quelques instans, et de reconnaître le terrain avant de pénétrer dans la vallée qui s'étendait devant moi. Je marchais avec précaution au milieu des décombres, quand j'aperçus un homme appuyé, les bras croisés, sur un parapet. Il était apparemment assoupi ; car il tressaillit en entendant une personne qui approchait d'un autre côté lui adresser la question qui m'avait déjà été faite.

" Est-il temps ?"

La voix était bien certainement celle de Rusen. L'homme du parapet répondit :

" Salurne."

A-t-il passé devant vous ? demanda Rusen.